Je vais dehors et le rejoins enfin : « Allons, mon ami, lui dis-je, il faut venir à confesse. — Impossible, Père, répondit-il ; j'ai chiqué ce matin et j'ai avalé du tabac... »

Dans ces voyages, il faut de la patience pour supporter les grossièretés et les affronts, du flair pour saisir les catholiques négligents, de l'audace pour répondre aux insultes. On a parfois à souffrir du froid, de l'ennui, mais cela n'est rien ; ce qui nous fait le plus souffrir, c'est de voir tant de familles perdre la foi faute de prêtres ; c'est de voir tant d'enfants grandir comme l'herbe de la prairie sans aucune idée de la religion. Ce qui nous crève le cœur, c'est d'entendre ces pauvres gens demander des prêtres pour les visiter, des prêtres pour instruire leurs enfants; c'est de voir des âmes avides de connaître Notre-Seigneur, des âmes affamées de lui et de sa doctrine dépérir et mourir.

On ne peut connaître ces gens de nos prairies sans les aimer. Quelles belles qualités, quels cœurs d'or sont cachés sous cette rude écorce! Aussi, comme il nous est pénible de les voir périr faute de prêtres, empoisonnés par l'hérésie ou anémiés par l'ignorance !

A. JAN, O. M. I.



VICARIAT DE LA SASKATCHEWAN.

LETTRE DU R. P. WATELLE A SON FRÈRE.

Chez les Cris de la tribu Pondmaker sur la rivière Bataille.

Il y a de cela un peu plus de trois mois, je quittais les rives de la Saskatchewan pour me diriger, plus au sud, du côté de la rivière Bataille. Comme autrefois, le P. CHICART, le chevalier apôtre, j'allais gaiement, mon-

tant un fier destrier, non par la grande route, mais en foulant le frais gazon de la prairie émaillée de fleurs.

Et tout en chevauchant, je pensais — je me figurais être comme une ombre de ces preux d'autrefois, qui, bardés de fer, la visière levée, pleins d'une noble audace, s'en allaient crier sus aux mécréants ; — moi aussi, chevalier du Christ, enflammé d'une sainte ardeur, je m'en allais à la recherche des âmes et guerroyer contre le démon du mensonge. Comment n'être pas joyeux ? Vit-on jamais chevalier s'avancer au combat que son cœur ne fût en liesse ? Quel homme je faisais dans mon accoutrement de voyage ! Chaussé de lourdes bottes, couvert, emmailloté plutôt, d'une grande peau de buffle pour me préserver du froid rigoureux du matin, le fusil en bandoulière, un bonnet à poils sur la tête, avec cela une barbe qui promet ; j'étais un type fini du chef sauvage. Mon cheval allait au trot. Je disais mon chapelet, implorant les bénédictions de Marie sur ma première grande course apostolique.

La grande prairie, encore toute fumeuse des brouillards du matin, avait je ne sais quoi de mystérieux et de mélancolique. Les premiers feux du jour paraissaient à l'horizon, et les flots de lumière, en éclairant cette nature endormie, semblaient la rappeler à la vie. Quelques petits sapins se montraient çà et là comme des ombres timides. Une heure plus tard, tout le disque solaire était au-dessus de l'horizon et la prairie se dégageait des brouillards, radieuse, à perte de vue. Un instant, je m'arrêtai pour contempler plus à l'aise ce grand spectacle du soleil levant dans cette vaste solitude. C'était de toute beauté ! Tout autour de moi, d'innombrables petits ruisseaux coulaient lentement sur un lit de mousse, ou s'épanchaient en nappes çà et là. La prairie, toute blanche encore de rosée, reflétant les rayons du soleil, semblait

une mer de diamant. A ma gauche, un bois de je ne sais quels arbres dessinait ses contours sinueux. Tout était silence et repos. De cette nature, une voix, où rien ne s'était encore individualisé, s'élevait formée de mille voix confuses : de la voix des vents qui bruissent dans la cime des arbres, et des zéphirs qui murmurent dans l'herbe, de la voix des myriades d'êtres vivants qui pullulent au sein de ce monde primitif. Je me sentais envahir par des pensées rêveuses et par un indéfinissable bonheur. Cette nature, où l'homme n'a pas encore touché, me semblait bien comme l'écho d'un monde invisible. Tout ému de ce spectacle, je voulus, moi aussi, chanter mon hymne à la gloire du Créateur; ramassant toutes mes forces, je criai : « *Rores et pruina, benedicite Dominum!* » Et un écho lointain, puis un autre répétèrent : « *Rores et pruina, benedicite Dominum!* » J'ajoutai : « Loué soit Jésus-Christ! » Et l'écho répéta : « Loué soit Jésus-Christ! — Vive Marie-Immaculée! » Et, sans attendre la réponse de l'écho, j'éperonnai mon cheval et partis. J'ai lu que Chateaubriand, visitant les ruines d'Athènes, foulant aux pieds les débris du grand théâtre, s'y était attardé longtemps, tout plein du souvenir des grandes choses que cette ville avait jadis enfantées, puis que, montant sur un petit promontoire, il avait crié lui aussi : « Léonidas! » Mais aucune voix, dit-il, aucun écho ne répondit à ce nom. Pour moi, je crus entendre, indistincte, confuse, mais majestueuse, solennelle, immense, pleine de mystère et de vagues émotions, la grande voix de la nature répéter après moi les louanges de Dieu et de Marie. Assez satisfait de ce premier essai, je n'en restai pas là et j'entonnai, tout en poussant ma monture, l'*Ave maris Stella*, dont je chantai toutes les strophes avec un vrai enthousiasme.

Vers midi, j'arrivai au bord de la rivière Bataille, ainsi

nommée par suite des nombreux combats livrés là entre nos Cris et les Pieds-Noirs, tribu qui se trouve plus à l'ouest. Pas de pont et la rivière paraît haute ; c'est l'été, la fonte des neiges. Que faire? Pas de barque, et d'ailleurs qu'en aurais-je fait avec mon cheval? Pas d'endroit guéable non plus ; c'était plus qu'ennuyeux. Je n'avais nullement prévu cette malencontreuse circonstance. Quand même, j'eus vite pris mon parti. Retourner sur mes pas, je n'y pouvais songer ; il ne me restait plus qu'à passer la rivière à la nage. Mon cheval me fut d'un précieux secours, car je ne sais pas nager, il dut le faire pour moi. Ma chapelle portative sur le dos comme un sac de soldat, ma soutane retroussée, je poussai mon cheval dans l'eau toute glacée. Vous devinez si la sensation me fut agréable et quels pénibles moments je passai dans ce bain forcé. Mais tout est bien qui finit bien. J'en fus quitte pour quelques frissons et une bonne peur. Trois heures après, j'arrivais chez mes sauvages, mes vêtements séchés et de joyeuse humeur, malgré la fatigue.

Grand empressement. On se réunit autour de l'homme de la prière, j'en augure bien ; mais ma joie ne dura pas longtemps. Vraiment, pas fameux ces sauvages ! A en juger par ce qu'ils demandent, ce n'est pas précisément la religion qu'ils cherchent, mais du blé, du tabac et autres choses semblables, et je n'ai rien de tout cela. Pondmaker, c'est le nom de la tribu, a été longtemps le lieu de résidence du missionnaire; il s'y trouve même une maison où je m'installai. Ce sont ces mêmes sauvages qui, lors de la grande bataille, il y a quinze ans, ont abrité le R. P. Cochin et lui ont sauvé la vie. Les trois journées suivantes sont consacrées aux visites, puis je rassemble tous mes gens en un endroit du camp, et leur déclare ne pas être disposé à leur faire désormais des

dons de thé, tabac, etc. « Je viens à vous au nom de Dieu, leur dis-je ; j'ai laissé là-bas, au grand pays de France, mère, oncle, sœur, frères ; et pourquoi donc cela, croyez-vous, si ce n'est parce que je veux vous apprendre la religion? Mais cette religion ne se vend et ne s'achète pas, ce n'est pas en vous faisant des dons que je veux vous gagner au bon Dieu, car il veut vos cœurs librement. L'homme de la prière est pauvre lui-même et il lui est impossible de faire des dépenses. » Je parlai longtemps sur ce ton ; enfin on finit par s'entendre et il reste convenu qu'on ne demandera plus rien au missionnaire. C'était une victoire.

Je m'ennuyais dans ma petite maison, d'abord parce qu'elle était loin du camp, tout à fait à l'écart ; puis j'étais en dehors de mon élément, je n'étais pas avec mes sauvages. Je voulais vivre avec eux, étudier leurs habitudes et leur langage, bref, me faire sauvage avec eux et pour eux. J'eus vite laissé ma maison. J'avertis le chef que désormais je voulais demeurer sous la tente, dans le camp lui-même, et au milieu. Une tente toute neuve fut aussitôt dressée, je fis une croix de bois pour la surmonter et je m'y installai.

Laissez-moi maintenant vous crayonner en deux mots toute la beauté du coup d'œil de notre campement. Une belle grande vallée, où coule la rivière Bataille, entre deux chaînes de collines : c'est l'emplacement. A droite, à gauche, en face, derrière, pas une maison, rien que des tentes, au nombre d'environ deux cents, toutes groupées les unes à côté des autres. Parmi ces tentes, il y en a de petites, de grandes, de rondes, de carrées, de coniques. Par ci par là, au dehors, un brasier surmonté de trois bâtons de bois dur, où rôtit soit un morceau de bœuf, un chien ou un *go-fur* (rat du pays). Les hommes et les femmes, groupés autour des tentes, fument à qui

mieux mieux ; on parle, on rit ; tout ce monde est insouciant et assez gai. Parfois un vieux prend la parole, tout le monde se tait. C'est alors un grand discours où il est question du bon temps passé où la prairie était couverte de buffles, avant que les blancs eussent amené la misère. Le discours continue sur ce ton avec une véhémence dont vous auriez peine à vous faire une idée, tellement la parole est facile à ces sauvages. Tout le monde écoute attentivement et avec admiration, tout en fumant bien entendu, le récit des grandes chasses et des guerres d'autrefois. Parfois, l'admiration éclate en de longs applaudissements, et toujours on pousse des cris de haine à l'adresse des blancs. Voilà l'aspect général du campement. Au milieu de ces tentes, comme je vous l'ai déjà dit, il en est une, plus petite que les autres et plus blanche aussi : c'est celle de l'homme de la prière, c'est la mienne. Une petite croix la surmonte, qui porte elle-même un petit drapeau de papier où j'ai dessiné nos trois couleurs et une image du Sacré-Cœur. C'est primitif, n'est-ce pas?

C'est bien pauvre, mais que voulez-vous! Quand le missionnaire est pauvre, tout aussi est pauvre autour de lui. Vous êtes donc en face de ma tente, donnez-vous la peine d'entrer pour visiter cette habitation d'un nouveau genre pour vous, mais infiniment gracieuse et agréable pour nous, missionnaires, qui depuis longtemps avons oublié le confortable des pays d'Europe. Holà! Prenez garde et courbez-vous un peu. Pour vous tenir debout, il vous faudrait choisir juste le milieu de la tente, et n'y plus bouger, et encore!... Soyez le bienvenu sous la tente. Tenez, asseyez-vous sans façon sur cette grande peau de buffle, qui me sert de couchette, et nous allons causer un peu. Cette grande toile, soutenue par une haute perche qui elle-même repose sur deux autres,

fixées à chaque extrémité, ces 2 mètres et demi de long sur 2 de large, où pousse l'herbe à volonté, c'est ma salle de réception, mon salon, mon bureau, ma chambre à coucher, ma salle de bain, quand il pleut, et enfin mon réfectoire ; je n'ai pas de cuisine. Mais c'est aussi l'église, ma chapelle privée et ma salle des exercices ! Cette peau où vous êtes assis, avec une couverture, voilà pour mon lit : pas très doux, mais ça n'y fait rien, on s'y habitue. Deux valises, un fusil, voilà tout l'ameublement. Mais ces deux piquets plantés en terre, avec une petite planche qui les surmonte, ici, au bout de ma tente, pourquoi donc, s'il vous plaît? C'est tout simplement le *maître-autel* de mon église paroissiale : c'est là que, tous les jours, à l'heure où le soleil se lève, j'offre le saint sacrifice de la messe pour vous, mes bons parents de France, pour le salut de ces pauvres Indiens qui m'entourent ; c'est là que je me fortifie pour la journée ; c'est là que j'apprends à souffrir auprès de Celui qui a tant souffert pour nous. Vous voyez cette valise ; là se trouvent tous les objets nécessaires pour la messe. Le matin, après la prière et ma méditation, je prends ma croix d'Oblat et la plante dans le canon du fusil attaché au poteau de la tente, je dispose sur la planche la pierre d'autel et les objets indispensables. Puis, à moitié courbé, je revêts les ornements sacrés ; et, comme en plein milieu je puis me tenir debout, sans bouger je célèbre le saint sacrifice. Et, aussi bien que dans nos belles églises de France, à ma voix Jésus devient présent dans cette pauvre tente d'un campement sauvage. Le dimanche, comme ma tente est trop petite pour contenir plusieurs personnes, je l'ouvre toute grande et la transforme tant bien que mal en un reposoir, tout comme pour la Fête-Dieu en France. J'attache par-ci par-là quelques morceaux de papier colorié, quelques images,

et les plus belles peaux d'animaux de la réserve sont étendues par terre. Le coup d'œil, de loin du moins, n'est pas trop vilain. A l'heure fixée, faute de cloche, je me sers d'un vieux clairon que possèdent mes sauvages et je leur sonne *la casquette* du mieux que je puis, car, même à la caserne, je ne fus jamais clairon en pied, comme on dit. C'est le signal pour la messe. Aussitôt sauvages et sauvagesses arrivent, se rangent sur l'herbe, et assistent respectueusement au saint sacrifice. Quelques chants se font entendre, en sauvage surtout, le latin est une langue tout à fait morte ici.

Je reviens à ma tente. Vous cherchez peut-être où est ma table à manger? Attendez, voici une sauvagesse qui s'approche timidement : elle est laide comme le diable, noire comme du charbon, quoiqu'elle ne soit pas négresse ; son front est tout ridé, et elle porte une barbe qui n'a rien de féminin ; c'est ma cuisinière. A genoux à l'entrée de ma tente, elle dispose sur l'herbe un gros sac : c'est à la fois et la table et le tapis. Dessus, une coupe remplie de thé (je veux dire une petite casserole), un peu de pâte cuite sans levain (on ne sait pas ce que c'est que le pain ici), et un petit faisan que j'ai tué hier dans la prairie. Je ne suis pas toujours aussi bien servi ; parfois la sauvagesse arrive, pousse un soupir en disant : « *Nama Kekway, ayman* » (Rien pour aujourd'hui, c'est malheureux). Ce jour-là, il n'y a que le thé et quelques graines cueillies dans les bois. On se serre la ceinture d'un cran ; on souffre un peu de la faim, mais on est quand même heureux de dire à Notre-Seigneur, le lendemain à la messe, qu'on a souffert pour lui, et le bon Maître sait bien alors compenser la souffrance par un surcroît de forces qu'il accorde. — Je vous promenais tout à l'heure dans le campement de mes sauvages, visitons maintenant leurs tentes, si vous voulez bien. Entrez

dans celle-ci, la première venue, elle n'est pas faite comme la mienne. Large à sa base, elle se termine en pointe ; pour entrer, il n'y a qu'un trou, courbez-vous au moins en deux si vous voulez y pénétrer : d'abord faites le tour et donnez gravement la main à tout ce monde, hommes, femmes et bébés. Sur les parois, voici des loques et des couvertures, décrochez-en une et asseyez-vous : prenez votre pipe et fumez. Puis écoutez, et quand même vous ne comprendriez pas la langue, un vieux à force de gestes va vous faire comprendre le récit de ses chasses ; et si pour le récompenser vous lui donnez une pipe de tabac, alors, à la bonne heure, vous serez son ami.

La première nuit que je passai au campement, je ne fermai pas l'œil un instant : mes sauvages étaient en fête et dansèrent jusqu'au matin. Au milieu du camp, un grand brasier ; chaque sauvage y apporte sa bûche, et le thé chauffe dans les marmites.

Toute la réserve est debout, sauvages et sauvagesses se rassemblent. Ils ne sont plus reconnaissables : la peau a disparu sous une forte teinture rouge et jaune. Passe encore le rouge, mais le jaune est affreux. C'est sans doute de mes sauvages que les jeunes filles d'outre-mer ont appris à se farder. Déjà depuis une demi-heure le tam-tam donne sa note unique et monotone, tout comme dans les baraques de saltimbanques dans vos fêtes villageoises, à la différence que nous avons ici des artistes véritables. Tout le monde est là et la danse commence, les hommes sont d'un côté et les femmes de l'autre : ils ne se mêlent pas et évitent soigneusement tous les raffinements vicieux des danses d'Europe. Ce sont des gestes et des contorsions ; en même temps, le chant se fait entendre. Aucune parole n'est prononcée, rien que des sons gutturaux sur différents tons ; parfois

un cri strident retentit ; c'est le signal pour prendre sur un ton plus élevé.

De 9 heures du soir à 4 heures du matin, le tambour et le chant ne cesseront qu'à de courts intervalles pour permettre de prendre une petite tasse, ou d'entendre le discours de quelque vieux de la tribu, qui, trop usé et trop cassé pour danser, prend sa revanche dans un accès d'éloquence. Vous devinez d'ici si j'ai pu fermer l'œil de la nuit. Je laissais faire, plutôt que de risquer mon autorité à faire des remontrances.

Quelques jours après, en un clin d'œil, toutes les tentes sont à terre, et nous voilà partis sur un autre point de la rivière Bataille. Nous restâmes dans ce nouveau campement environ quinze jours, puis nous allâmes plus loin encore, et toujours ainsi, ne stationnant jamais longtemps au même endroit. C'est ici la vie nomade dans toute l'acception du mot. Comme mes sauvages, je voyageais, j'allais de groupe en groupe, je parlais du bon Dieu, de la vie future, je catéchisais, prêchais du mieux que je pouvais, en un mot, je faisais l'apôtre.

Au départ du premier campement, je fus tout étonné de voir encore une tente debout. Inquiet, j'y allai et trouvai une pauvre vieille malade, couchée par terre, couverte de quelques haillons. On l'avait abandonnée, en lui disant que l'homme de la prière resterait pour la soigner. Je trouvai cette façon d'agir un peu étrange et le procédé trop sans gêne. Que faire seul avec cette femme que je ne comprenais presque pas, sans médecine, sans nourriture, car ma cuisinière, elle aussi, était partie ! Que faire? J'allai rejoindre les autres au campement, j'appelai le fils de la malade, et, tout indigné, je lui fis voir l'odieux de sa conduite. Humilié, il se résolut enfin à aller chercher sa mère. Le soir, quelques-uns se permirent de faire des jongleries pour la guérison de la

malade. Mécontent, je sortis pour les en empêcher, leur représentant que c'était plutôt là le moyen d'attirer la colère de Dieu sur cette pauvre femme. On se retira en silence. Le lendemain matin, je disais ma messe sous ma tente. quand j'entendis des clameurs : c'était la femme qui se mourait. Deux heures après, la fosse était déjà creusée, la morte déposée dans la terre après avoir été mise dans une grande boîte, et au-dessus de la tombe, son fils accroupi, la tête baissée, et ses longues tresses de cheveux dénouées, fumait mélancoliquement sa pipe.

Le soir, un orage épouvantable. Le tonnerre grondait fort et proche. Pour les sauvages, la foudre est un grand oiseau. C'est le battement de ses ailes qui produit le bruit. Dans notre campement, à chaque gros coup de tonnerre, les païens faisaient entendre le même chant que dans la danse, c'est-à-dire un cri par le gosier seul, sans parole, pour que l'oiseau ne les frappe pas de son aile.

Mais je ne m'étends pas plus longuement sur ces choses, vous pouvez voir par là que l'esprit chrétien a encore bien à gagner ici et que la religion est loin d'y régner en maîtresse souveraine sur les cœurs.

Adolphe Watelle, o. m. i.


